

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	5
Quelques observations avant d'entrer dans le vif du sujet	11
Première partie. Le Temple et ses symboles	23
Chapitre 1. Le Temple de Salomon et le Temple maçonnique	25
Chapitre 2. Les deux colonnes Jakin et Boaz à l'entrée de l' <i>Ulam</i>	48
Chapitre 3. Le <i>Hékal</i> dans le temple maçonnique	74
Chapitre 4. L'Orient du Temple maçonnique	91
Chapitre 5. Le « cabinet de réflexion » ou « chambre de préparation »	101
Chapitre 6. Le corps de l'homme et l'arbre des <i>séfiroth</i> dans le Temple	109
Chapitre 7. Les trois images du Temple sur les tableaux ou tapis de loge	121
Chapitre 8. Le delta et l'étoile	132
Deuxième partie. Hiram, l'architecte du Temple	143
Chapitre 1. Hiram, l'architecte du Temple de Salomon	145
Chapitre 2. Le meurtre d'Hiram par les trois mauvais compagnons et l'extinction des piliers	156
Chapitre 3. La légende d'Hiram et le mot substitué	166
Chapitre 4. Hiram symbole cosmique ou l'étoile à l'Occident	177
Chapitre 5. Hiram et l'acacia	185
Chapitre 6. Houzzé, l'acclamation maçonnique dite « écossaise »	200
Chapitre 7. Hiram l'alchimiste	205
Chapitre 8. Le relèvement d'Hiram et les cinq points de la maîtrise	225
Chapitre 9. Les trois mauvais compagnons et les outils du meurtre	246
Troisième partie. Les outils et les décors	259
Chapitre 1. Le maillet, le ciseau, la truelle	261
Chapitre 2. L'équerre et le compas, la règle	267
Chapitre 3. La perpendiculaire et le niveau	281
Chapitre 4. Les outils de levage	290
Chapitre 5. La pierre brute et la pierre cubique	293
Chapitre 6. Le tablier les gants, le chapeau	307
Chapitre 7. Les épées et la canne	317
Quatrième partie. Le Maçon en marche vers la lumière	329
Chapitre 1. Les loges de Saint-Jean	331
Chapitre 2. Le chemin de l'apprenti	351
Chapitre 3. Le chemin du compagnon	362
Chapitre 4. Le chemin du maître, ses voyages	387
Chapitre 5. Le Grand Architecte de l'Univers	404
Chapitre 6. Les enfants de la Veuve	415

Achevé d'imprimer



Quelques observations avant d'entrer dans le vif du sujet

La Tradition

Selon le lieu commun habituel, la Tradition se perd dans la nuit des temps, à tel point qu'elle doit être considérée comme d'origine non humaine ou supra humaine ; ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle soit l'enseignement d'un dieu personnel au sens où l'entendent les autorités religieuses monothéistes contemporaines.

D'ailleurs, si la Tradition devait être considérée ainsi, on devrait nier le caractère traditionnel du taoïsme et de certaines branches du bouddhisme. Il faudrait plutôt la voir comme inhérente à l'harmonie universelle, née avec l'homme parce que préexistante à lui. C'est ce que la Tradition exprime quand elle déclare que notre père Adam détenait, à son arrivée sur Terre, toute la sagesse et toutes les connaissances. C'est ce que proclament les *Constitutions* d'Anderson, et donc, à travers elles, la Maçonnerie, en faisant d'Adam le premier Maçon et le premier grand maître de l'ordre maçonnique. La Tradition, donc, est l'essence de toute religion, au sens large du terme, et de toute initiation. Elle est universelle, même si ses formes varient indéfiniment ; et, si l'on voulait s'exprimer correctement, on ne parlerait pas de tradition chrétienne, bouddhiste ou hindouiste mais de « forme traditionnelle » chrétienne, bouddhiste ou hindouiste. De fait, ce que le Maçon découvre - car le Maçon découvre ou prend conscience mais n'apprend pas, même s'il reste un « éternel apprenti » - est exactement, au moins en principe, sous une forme différente, ce qu'il aurait découvert dans une autre forme initiatique.

On pourrait aussi dire comme Alain Pozarnik que « la Tradition est l'ensemble des manifestations de la pensée depuis les premiers âges de l'humanité, un ensemble d'informations et de pratiques transmises de siècle en siècle, originellement par la parole ou l'exemplarité, puis par les rituels initiatiques

écrits. La Tradition vise au développement de la conscience et des qualités proprement humaines d'un individu, lui permettant ainsi de comprendre le monde et d'y agir pour être conforme au sens primordial (1). »

Les sciences traditionnelles

Les sciences traditionnelles (2) sont, tout comme la Tradition, universelles, mais chaque civilisation en a développé des formes en accord avec son génie propre et son histoire et les a parfois déformées en raison de ses vicissitudes historiques. Il résulte de ces développements particuliers qu'il est bien délicat de les énumérer – même incomplètement – en utilisant le vocabulaire courant. Nous distinguerons :

- la science des nombres, ou « arithmétique traditionnelle » qui se préoccupe de relier les propriétés des nombres et des opérations mathématiques à leurs correspondances spirituelles ;
- la science des formes, ou géométrie traditionnelle, qui se préoccupe des formes géométriques, des rapports qui existent entre elles et de leur signification spirituelle.

Ces deux premières sciences traditionnelles ont pour source en Occident les œuvres des mathématiciens grecs :

- la science du ciel et des astres qui inclut la cosmographie et l'astrologie, dont l'art divinatoire qui porte le même nom ne constitue pas la totalité ;
- la science des créatures parmi lesquelles il faut compter tous les êtres, du minéral à l'homme en passant par la planète qui comprend les médecines traditionnelles et l'alchimie.

Cependant, la diversité des formes prises par ces différentes sciences dans les diverses civilisations rend difficile leur reconnaissance d'une civilisation à l'autre.

Ainsi, il est difficile de percevoir la parenté entre l'astrologie chinoise et l'astrologie occidentale, tant l'une et l'autre se sont éloignées de la science originelle. En revanche, la comparaison des textes alchimiques montre, à l'évidence, qu'il s'agit bien du même sujet. Cependant, quand l'Asie a axé sa recherche sur l'élixir de longue vie, l'Occident a donné la priorité à la transmutation des métaux (qui peut-être n'est qu'un symbole). De même,

dans la pratique, quand la première a donné la priorité à l'art des souffles, la seconde s'est bien plus préoccupé des opérations « chimiques ». Néanmoins, les quatre thèmes sont présents dans les textes de l'une et l'autre civilisation... Simplement, quand le souffleur occidental provoquait une violente explosion, le souffleur chinois s'empoisonnait en absorbant du cinabre (sulfure de mercure)...

C'est sous sa forme particulière que chacune de ces sciences transparait dans la culture de chaque civilisation à travers la mythologie et les légendes.

La Franc-Maçonnerie

La Franc-Maçonnerie est la forme initiatique occidentale, celle qui utilise tout au long du processus initiatique des éléments de la culture occidentale. Ses bases originelles sont donc la mythologie et les sciences traditionnelles occidentales.

Parce que l'Occident est chrétien depuis plus de mille cinq cents ans, il a adopté la mythologie judéo-chrétienne qui est devenue la sienne. Les sources en sont l'Ancien et le Nouveau Testament.

La Maçonnerie s'adresse donc au Franc-Maçon en trois langues : l'hébreu, le grec et le latin, autrement dit dans la langue sacrée du christianisme, dans la langue où nous sont parvenues les Évangiles et dans la langue liturgique de l'Église romaine (l'Église d'Occident).

Par ailleurs, la Franc-Maçonnerie est une initiation de bâtisseurs, et même si le mot « initiation » est, selon certains historiens, d'apparition relativement récente en Franc-Maçonnerie, le caractère initiatique du courant maçonnique est incontestable.

Ce caractère « d'initiation de bâtisseurs » est d'ailleurs, lui aussi, contesté par certains historiens qui lui veulent une origine « bourgeoise ».

Cependant, compte tenu de l'importance du symbolisme de la construction et de la pierre dans les mythologies hébraïques et chrétiennes, cette filiation serait-elle purement idéale (ce que nous ne pensons pas), que les « clés » et les symboles empruntés à l'art de bâtir n'en seraient pas moins présents dans une initiation occidentale.

Or l'art de bâtir implique, préalablement au travail manuel, la connaissance des mathématiques en général et de la géométrie en particulier. Nombre de symboles utilisés par la Franc-Maçonnerie sont donc d'ordre mathématique et se rattachent à la tradition pythagoricienne. Aussi une certaine connaissance des travaux des mathématiciens grecs est-elle, face à eux, un puissant outil de décryptage. Il ne faut pas oublier, en effet, que les mathématiciens grecs ont toujours donné à leurs travaux une valeur métaphysique, valeur qui fut connue et reconnue comme telle par les ésotéristes et les érudits jusqu'au XIX^e siècle, avant de devenir, au XX^e siècle, une simple curiosité historique.

D'autre part, la Franc-Maçonnerie spéculative apparaît au moins deux siècles avant la fondation de la Grande Loge de Londres avec les « Maçons acceptés ». Les sources documentaires permettent d'établir qu'ils existaient dans les loges opératives du Saint Empire et que des « gentlemen » ont participé à la réunion qui se tint le 21 juin 1717 à la taverne *L'oie et le Gril*. Ils étaient donc membres de loges opératives, ce qui faisait d'eux des Maçons acceptés.

Bien que, la Maçonnerie ait été interdite en France, comme toutes les guildes d'ouvriers (bulle du concile de Montpellier 1214), il est certain que la Maçonnerie opérative continua d'y fonctionner officieusement et que les ouvriers itinérants membres de cette confrérie conservèrent la majorité des privilèges qui leur avaient été accordés avant leur interdiction. Cependant, étant officiellement interdite, la société devint extrêmement discrète. Étant interdite, la Maçonnerie, en France, n'était plus « franche » puisqu'elle n'avait plus officiellement de franchises. Il semble cependant qu'elle ait fonctionné comme en Angleterre et dans le Saint Empire. Un des rares témoignages de son existence est un passage de Rabelais qui écrit : « Je suis le bouilleur des maçons », affirmant ainsi qu'il les nourrissait intellectuellement...

Connaissant les œuvres de Rabelais, grand ami de l'architecte Philibert de l'Orme, on peut affirmer que la nourriture qu'il donnait aux Maçons avait plus de rapports avec l'hermétisme qu'avec l'architecture. De même, le carnet de Villard de Honnecourt, maître d'œuvre du XIII^e siècle, témoigne par plusieurs croquis de sa connaissance de la Kabbale. Il semble donc que, bien avant le XVIII^e siècle, hermétistes et kabbalistes aient exercé une influence certaine sur les Maçons opératifs.

Évidemment, pour l'historien, ce sont là de bien maigres présomptions : il lui faudrait comme preuve des « *old charges* français », mais, compte tenu de l'interdiction des guildes d'ouvriers en France, de tels documents n'ont pu exister. En revanche, l'apparition dans les rites pratiqués en France de symboles ayant bien peu à voir avec l'art de la construction, tout comme le port de l'épée en loge dans la « Grande Loge des anciens » tend à prouver que des symboles étrangers à l'art de bâtir étaient utilisés en Maçonnerie de longue date (3).

Par ailleurs, la Franc-Maçonnerie n'enseigne rien. Elle propose seulement au Maçon un grand nombre de symboles, accompagnés parfois d'une explication sibylline. À lui de découvrir les divers sens du symbole ! C'est la méthode, et elle est fixée depuis plusieurs siècles : le Maçon spéculatif, homme cultivé, est censé avoir des bases suffisantes pour décrypter le symbole. Contrairement à l'apprenti opératif, il ne reçoit pas de formation (au sens universitaire du terme). C'est à lui de se former et d'avancer sur le chemin que lui suggère la Maçonnerie.

L'Occidental du XXI^e siècle

L'homme occidental contemporain, lorsqu'il se penche sur le sens d'un symbole, est moins bien armé que ne l'étaient ses ancêtres. En effet, en un peu plus de deux siècles, l'instruction, l'éducation et la culture ont changé plus rapidement que durant les vingt siècles qui ont précédé. Nous n'allons pas retracer l'histoire de ces changements culturels, nous remarquerons seulement que, pour l'homme du XXI^e siècle, la lecture d'un ouvrage datant seulement du XIX^e est souvent un défi : le texte est émaillé de citations grecques et latines qui, certes, ont valeur d'exemple, mais font également référence à un ensemble : un livre entier ou à la pensée d'un auteur.

Même si le lecteur est capable de traduire la citation, elle est bien souvent tout ce qu'il connaît ou connaîtra jamais du texte dont elle est extraite. Il en est de même des allusions et des métaphores, parce qu'elles font référence à la mythologie gréco-latine, à la philosophie grecque ou au texte biblique, voire à une coutume populaire ; toutes choses avec lesquelles l'homme du XXI^e siècle a perdu toute familiarité (4).

Pire, la langue, le sens des mots a évolué lui aussi et le lecteur peut prendre des phrases à contresens. Il en est ainsi, par exemple, de cette phrase de Théophile Gautier : « Bézélébuth [...] s'était fait ce raisonnement triomphal qu'il serait difficile de lui tirer les oreilles puisqu'il n'en possédait pas, et qu'on ne pourrait se livrer sur lui à cette plaisanterie vulgaire de lui affûter une casserole au derrière, puisque la queue absente interdisait ce genre de facétie... (T. Gautier, *Le Capitaine Fracasse*, 1863, p. 31. Citation extraite du *Trésor de la langue française* — article affûter).

Comme le verbe affûter a changé de sens et est devenu synonyme d'aiguiser, cette phrase est, pour l'homme du XXI^e siècle, difficilement compréhensible. Nous avons choisi l'exemple de ce verbe parce que, plus d'un Franc-Maçon l'a rencontré dans un catéchisme maçonnique moderne ou ancien à propos de l'usage de la pierre cubique ou de la pierre cubique à pointe et s'est demandé longuement comment on pouvait, sur de telles pierres, aiguiser des outils (5).

Remarquons que les dictionnaires modernes ne lui ont été, en l'occurrence, d'aucun secours, car ils ne donnent pas les sens anciens du mot. Ils ne sont même pas dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, édition de 1762, ce qui prouve qu'à la fin du XVIII^e siècle, ce verbe avait déjà son sens actuel. Pourtant, il faut bien penser que Théophile Gautier (et probablement ses lecteurs) avaient encore suffisamment de familiarité avec des expressions datant du XVI^e siècle pour qu'elles lui viennent ainsi naturellement sous la plume (6).

Or, bien qu'une grande partie des rituels et des catéchismes maçonniques aient été – essentiellement dans le courant du XX^e siècle – adaptés en français (ou en anglais) moderne, les adaptateurs n'ont souvent pas touché aux phrases qu'ils ne comprenaient pas, de peur de faire disparaître du rituel un élément symbolique important (7). Il reste donc, dans les rituels comme dans les « catéchismes » (instructions) des phrases qui, malgré une figure moderne, cachent, derrière un mot ou un autre, un archaïsme datant de plusieurs siècles et dont le sens est inaccessible aux contemporains.

Ce qui est vrai des mots l'est également des images, et il est des figures géométriques, des outils, des matériaux qui étaient familiers aux hommes du passé mais qui, aujourd'hui, ont disparu ou dont certaines utilisations se sont perdues.

Le symbole

Son étymologie

Classiquement, on définit le symbole par référence au « signe de reconnaissance » (*sumbolon*) grec consistant à réunir les deux moitiés d'un objet fragmenté.

Or, comme le fait remarquer Gilbert Durand : « On demande au symbole autre chose que le mécanisme univoque du *sumbolon*, on lui demande, justement, de « donner un sens » c'est à dire au-delà du domaine de la communication, de nous faire accéder au domaine de l'expression (8). » Nous adhérons à cette remarque d'autant que cette référence à l'objet coupé en deux ne tient pas compte de l'étymologie du mot symbole. Symbole « signe » vient du verbe *sumballein* « jeter ensemble, lancer ensemble, réunir », ce qui donne tout de suite un autre éclairage.

Il fait alors peut être allusion au jeu de balle chanté par Homère (Odyssée chant VIII). Il s'agit du jeu de la balle céleste, *Ourania Sphaira* οὐρανία σφαῖρα.

Dans cet épisode, deux jeunes hommes sont encouragés à danser devant Ulysse : Il s'agit de Halios et Laodamas. Nous notons que Halios peut être mis à la place de Hélios, le Soleil, et que Laodamas signifie « dompteur de peuple ». « Ils prennent en leurs mains une superbe balle (σφαῖραν) rouge de couleur pourpre qu'avait fait l'habile Polybe. L'un se renversant en arrière lance sa balle jusqu'aux sombres nuées, l'autre sautant en l'air la recevait au vol avant de retoucher le sol de ses deux pieds. Puis, ayant terminé ces jeux de haute balle, ils dansèrent au ras de la terre nourrice, en rapides croisés et, debout dans l'arène, les autres jeunes gens leur battaient la cadence. »

En fait, explique René Alleau, à propos de ce passage, « l'un des joueurs se renversant en arrière lance sa balle vers le ciel, les autres bondissent et leur ambition est de la saisir avant qu'elle ne touche la terre. »

On peut dire aussi que la balle dans le jeu tente d'accéder au ciel mais en même temps unit la terre et le ciel. « Si elle traverse les airs elle est l'emblème de l'ascension du Soleil dans sa course et si elle descend jusqu'à terre du coucher de l'astre du jour. »

C'est vers l'invisible et vers l'indicible que « la balle céleste » du symbole « lance (*Ballein*) l'âme humaine vers le grand large de l'inconnu qui dans ses pures profondeurs voile le sens ultime de la réalité. »

Sumballein, lancer ensemble, jouer à plusieurs à la balle, symbolise aussi la collectivité des joueurs tentant d'accéder à la connaissance.

C'est cependant Pausanias (VIII, 54) qui nous donne la plus belle image du symbole et par analogie justement nous en fournit la clef.

Il nous explique que *sumbola* désigne « l'assemblée des eaux », le lieu où elles se réunissent, où elles se jettent ensemble et « coulent ensemble ».

Le symbole réunit ainsi les différents plans de l'existence, le vol de la balle vers les eaux d'en haut et l'écoulement des eaux d'en bas dans les abîmes de la terre.

Sous quelle forme se présente-t-il ?

Le symbole est un élément simple : une figure géométrique, un outil, un animal, un geste, un son, voire une sensation tactile, gustative, une odeur... Toute créature, au sens large du terme, est symbole.

Ce qui fait d'une chose un symbole, ce n'est donc pas sa nature, mais l'état de conscience du symboliste.

Le symbole est « la créature » considérée comme une manifestation des lois de la conscience et de l'univers, un archétype porteur de sens à tous les niveaux de manifestation de ces lois.

Ainsi la forme, l'usage artisanal d'un outil sont en relation directe avec des sentiments, des processus intellectuels, des principes moraux, des lois de la société, des phénomènes spirituels : le symbole par son sens s'étend du monde infernal (l'enfer intérieur des frustrations, des vices...) au monde surcéleste (celui qui est au-delà de toute matérialité) en passant par celui de la matière et de l'action.

Il en résulte que le sens d'un symbole n'est jamais une convention. Par exemple, un symbole tel le yin-yang des taoïstes ou la pierre cubique sont compris de la même façon par un Asiatique et par un Occidental. Simplement l'Asiatique aura plus de facilité à exprimer et approfondir sa compréhension du yin yang parce que ce symbole est plus utilisé dans sa culture. À l'inverse, un Occidental aura (en principe) plus de facilité à exprimer sa com-

préhension de la pierre cubique parce que ce symbole est plus présent dans sa culture. De même, chacun d'eux aura plus de facilité à percevoir le sens du symbole en relation avec sa culture aux divers niveaux de manifestation de la loi qu'il représente. En principe, pour que cette différence apparaisse, il faut que l'un comme l'autre soit imprégné de la culture traditionnelle propre à sa civilisation : cosmologie, mythologie, sciences traditionnelles...

On n'explique pas un symbole

Un symbole est le point de départ d'une méditation. Ses significations, bien que précises, sont indéfinies et se découvrent par la pensée analogique. C'est pourquoi on ne peut expliquer un symbole, et nous dirons même que tenter de l'expliquer c'est, en quelque sorte, le refermer sur son image matérielle, en limiter arbitrairement les sens. En revanche, on peut donner à un symbole différents éclairages, combiner par exemple un point de vue judéo-chrétien et un point de vue pythagoricien, analyser le sens de ces points de vue, et les approfondir. Ces « éclairages » ne sont jamais l'explication du symbole, mais ils fournissent des instruments à celui qui désire en approfondir les significations sans s'égarer. En effet, le symbole est le signifiant de multiples signifiés non fixés par une convention, mais qui lui sont spécifiques, n'ont rien d'arbitraire et se déduisent les uns des autres.

Ainsi les sens du triangle ne sont pas ceux du carré, de même que, en marchant vers l'Est indéfiniment, un promeneur ne rencontrera pas les mêmes paysages qu'en marchant vers le Nord, mais, pour être certain d'avoir pris cette direction, il lui faudra une boussole ou un compas, ou encore une connaissance des mouvements des astres ; en un mot, des repères qui « éclairent son cheminement ».

La mythologie et les légendes

La mythologie et les légendes sont le grand véhicule de la connaissance traditionnelle. En particulier, elles contiennent les bases des sciences traditionnelles, non seulement de la civilisation actuelle, mais aussi de celles qui l'ont précédée.

Cependant, elles les transmettent sous une forme symbolique, voire codée.

Ce sont elles aussi qui « familiarisent » un peuple avec un symbole plutôt qu'avec un autre, ainsi qu'avec les formes particulières prises par les sciences traditionnelles dans une civilisation donnée.

C'est l'existence ou non de cette familiarité qui permet à un individu, mis en présence d'un symbole, de le relier à divers niveaux de l'être et de l'utiliser comme un outil de modification d'état de conscience.

Le but de ce livre

Le but de ce livre n'est pas de dévoiler des secrets. Tout ce qui est « révélé » dans l'ouvrage, des rituels, des mots de passe, des symboles propres à tel ou tel grade, en un mot, tout ce qui est contenu maçonnique a déjà été publié. Il ne s'agit donc pas d'une divulgation. En revanche, ce contenu maçonnique est connecté avec des données anciennes qui, à l'évidence, ont été les sources de ceux qui rédigèrent les rituels que les Maçons utilisent aujourd'hui.

En matière de symbolisme, de tradition, de sciences traditionnelles, les auteurs de ce livre totalisent, à eux deux, soixante années de recherches. Ils ne se sont pas occupés que de Franc-Maçonnerie. Le taoïsme, le bouddhisme, l'hindouisme, le yoga, l'alchimie, la magie, l'astrologie, la kabbale, le pythagorisme leur sont, des outils aussi familiers que le sont à d'autres le marketing, la technologie ou l'informatique. Leur but est donc d'offrir leur outillage aux Maçons de tous rites et de toutes obédiences... et ils l'offrent également aux profanes parce que les symboles utilisés par la Franc-Maçonnerie se rencontrent dans bien d'autres lieux : églises, monuments antiques, chansons anciennes, textes divers... et pas seulement en Europe occidentale, puisque les symboles sont universels.

« Il y avait à Tyr un roi nommé Hiram qui aimait beaucoup Salomon et il lui donna du bois pour son ouvrage. Il lui envoya également un artiste en qui était l'esprit de sagesse ; sa mère était de la tribu de Nephtali et son père un homme de Tyr ; son nom était Hiram. Le monde n'avait pas produit son égal jusqu'à ce jour. C'était un maître maçon d'un savoir et d'une générosité extrême. Et il fut maître maçon de tous les bâtiments et bâtisseurs du temple et de tous les ouvrages taillés et sculptés dans le temple et alentour... »
(*Manuscrit Dumfries n° 4 1710*).

CHAPITRE 2

Le meurtre d'Hiram par les trois mauvais compagnons et l'extinction des piliers

C'est au troisième degré, au grade de maître, qu'apparaît Hiram et le mythe de son assassinat par trois mauvais compagnons.

Ce mythe sera raconté et mimé par les membres de la loge, lors de la cérémonie qui marque le passage du grade de compagnon au grade de maître.

Les murs de la loge sont, en cette occasion, tendus de noir. Les trois piliers et le pavé mosaïque qui se trouvaient au centre du temple (l'équivalent du *Hékal*) ont disparu. À leur place se trouve un cercueil.

Un rideau noir masque l'Orient où se tient d'habitude le vénérable maître. Il masque le Delta, le Soleil et la Lune. L'Orient devient alors le *Débir* séparé du *Hékal* par un voile, comme dans le second temple.

Le vénérable maître, qui est alors le très humble représentant du roi Salomon, a quitté l'Orient. Il se trouve donc dans le *Hékal*. Le pilier Sagesse, qui n'a fait que changer de place, est toujours allumé. Il est situé près du vénérable maître placé à l'extrémité sud-est du *Hékal*.

Notez que cette disposition est propre à un rite (le Rite Écossais Ancien et Accepté), mais que le symbolisme qui inspire le rituel du passage au grade de maître est partout le même.

Hiram, dans cette histoire, est le maître des Maçons qui construisirent le temple de Salomon ou le chef des maîtres maçons et des ouvriers maçons.

Trois compagnons, désirant connaître le « mot de maître », celui qui va les faire passer de compagnons à maîtres et leur permettre d'obtenir un salaire supérieur, décident de forcer Hiram à le leur révéler.

Celui-ci ayant refusé, ils lui portent trois coups, alors qu'il tente de s'échapper par les différentes portes du Temple. Le premier coup est donné à la porte du Midi, le second à la porte de l'Occident et le troisième, celui qui entraîna la mort, à la porte de l'Orient.

À partir de cette séquence, on fait jouer au futur maître le rôle d'Hiram. On lui fait faire le tour de la loge en partant de l'Orient. On l'arrête au Midi, où il reçoit le premier coup, donné à l'aide d'un instrument d'architecture par le surveillant qui s'y trouve (une règle). On le fait continuer jusqu'à l'Occident où il reçoit de l'autre surveillant le deuxième coup à l'aide d'un autre instrument (un levier)... Enfin, il reçoit le coup fatal à l'Orient (non à « l'Orient » puisque ce dernier est invisible derrière le rideau). Il lui est donné par le vénérable maître de la loge.

Là encore, nous avons choisi parmi les différents rites l'un des « modèles les plus explicites ».

Les instruments varient suivant les rites et les époques. Les deux premiers coups sont toujours frappés aux mêmes points cardinaux, mais pas toujours par les surveillants.

Le dernier coup est porté au front avec un maillet et renverse l'impétrant sur le sol. Il est alors couché, la tête du côté de l'Occident les pieds du côté de l'Orient et on le recouvre du linceul.

Hiram et les trois mauvais compagnons

Hiram, nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, symbolise la sagesse, l'intelligence et le savoir : les trois vertus résumant les dix paroles qui créent le monde, ce temple de l'Éternel.

Hiram, reflet de l'architecte divin

Parce qu'il crée le temple, qui est un reflet de la création, Hiram, fils de lumière (Ur), est le reflet (le fils) de l'architecte divin, car pur reflet des trois vertus divines.

On peut l'identifier à *Élohîm Hayim* (*Élohîm* des vivants ou des existants), le nom par lequel Dieu se révèle et crée, l'architecte de la création (suivant Genèse 1, « *Berechit bara élohîm* » (Au commencement *Élohîm* créa), dont les étincelles composent toutes choses existantes (1).

Mais, bien qu'identifié à *Élohîm Hayim*, Hiram reste homme et agit dans le monde terrestre puisqu'il s'agit (pour l'instant) de la construction d'un temple terrestre, d'un temple de pierres.

La lumière et l'ombre

Nous sommes dans la manifestation, manifestation où se côtoient sans cesse l'ombre et la lumière.

Les trois mauvais compagnons, qui assassinent Hiram, ne peuvent qu'être les antagonistes de ces trois vertus : le manque de sagesse (le fanatisme) ; le manque d'intelligence (ne pas comprendre que les biens spirituels ont plus de valeur que l'or et l'argent) ; le manque de savoir, autrement dit l'ignorance.

C'est pourquoi, en Maçonnerie, les trois mauvais compagnons qui ont tué Hiram sont considérés comme des allégories et généralement désignés comme étant le fanatisme, l'ambition et l'ignorance, défauts que chacun porte en soi à des degrés divers, tout comme chacun porte en soi à des degrés divers les trois vertus d'Hiram.

Les trois piliers et les trois vertus

Dans la théologie juive, le premier temple fut détruit en raison des péchés d'immoralité, d'idolâtrie et des effusions de sang commises par le peuple hébreu.

En Franc-Maçonnerie, cette destruction est symbolisée par l'assassinat d'Hiram car les trois vertus qui créent et soutiennent le temple de l'Éternel sont détruites par les trois mauvais compagnons.

Il s'agit donc maintenant d'un temple intérieur, d'un temple moral, mais, comme toujours en Franc-Maçonnerie, on continue d'utiliser un langage de constructeurs, un langage de Maçons.

C'est pourquoi les trois vertus sont symbolisées par trois piliers, piliers qui soutiennent le temple idéal, le temple de l'univers – ou de l'Adam – d'avant la chute.

Ces trois piliers sont ceux qui sont disposés dans la partie centrale du temple, aux trois angles du triangle de Pythagore et délimitent un espace sacré sur le pavé mosaïque.

Dans un premier niveau de lecture, ils laissent supposer un quatrième pilier.

Ici, il n'en est rien. Ils sont en analogie avec les trois angles du Delta.

Ils portent des noms : Sagesse, Force et Beauté en correspondance avec les trois vertus d'Hiram.

Le pilier Sagesse correspond, sans difficulté, à la sagesse.

Le pilier Force est bien en correspondance avec l'intelligence qui affermit les cieux.

Le pilier Beauté ne peut être compris que si l'on sait que cette « beauté » est celle de Platon, celle qui découle de la science et de l'harmonie des nombres. La beauté dans ce sens est bien en analogie avec la science.

Ces trois piliers, qui sont déjà présents au premier degré, sont illuminés à chaque ouverture des travaux, des deux premiers grades, en même temps que sont invoquées les trois vertus afin que la construction du temple puisse être entreprise.

Mais le Maçon est homme, son temple appartient à la manifestation et ne peut donc s'élever que sur une opposition permanente et cyclique d'ombre et de lumière, ainsi que, d'emblée, l'enseigne le pavé mosaïque situé sous les trois piliers du temple maçonnique.

C'est pourquoi, les trois mauvais compagnons résident dans le temple, même s'ils sont tapis dans l'ombre.

De la sorte, dans le mythe maçonnique, les trois mauvais compagnons

sans cesse assassinent Hiram et font écrouler les piliers du temple qui perd sa lumière.

Ce temple est évidemment le cœur ou l'âme de l'homme. Hiram, le fils de la lumière et ses trois vertus, sagesse, intelligence et connaissance, y représente l'homme purifié ou réalisé. L'homme doit donc chasser de ce temple les trois mauvais compagnons. Alors, seulement, dans la partie secrète de son temple intérieur, analogue au *Débir*, la présence divine pourra se manifester.

Dans le cœur de l'homme, comme dans le temple maçonnique, Hiram meurt et renaît à chaque instant... Le but est évidemment qu'un jour, il cesse de mourir.

Les trois piliers et les trois principaux officiers de la loge

Chacun de ces trois piliers est allumé par une personne différente.

Le pilier Sagesse est allumé par le maître de la Loge, tandis qu'il dit : « Que la sagesse préside à la construction de notre édifice. »

Le pilier Force est allumé par le premier surveillant, disant : « Que la force l'achève. »

Et le pilier Beauté est allumé par le second surveillant disant : « Que la beauté l'orne. ».

Ces extraits de rituel sont aussi choisis dans un rite particulier, l'un des plus explicites en la matière. L'ordre des formules peut varier et celles-ci peuvent elles aussi varier. Dans certains rites, les trois formules dites par le maître de loge et par les deux officiers qui l'assistent sont remplacées par une invocation au Grand Architecte de l'Univers, source de toute force, de toute sagesse et de toute beauté. Cette invocation peut être dite par le maître de loge ou par un des membres de la loge. Il existe même des rites où les piliers ne sont présents qu'implicitement et d'autres où c'est l'un des « officiers » de la loge qui allume les trois lumières.

La loge en deuil et l'extinction des piliers

Lorsque l'on ouvre au grade de maître, la loge est en deuil d'Hiram. C'est pourquoi les piliers sont éteints. Seul subsiste le pilier Sagesse, car la Sagesse était là avant la création du monde : « J'étais présente, dit la

Sagesse, lorsque Dieu disposa les cieux et qu'Il traça un cercle à la surface de l'abîme...Je fus maître d'œuvre à ses côtés. » (Proverbes VIII)

Là aussi, le symbole existe dans tous les rites, mais il n'est pas toujours aussi explicite.

Lors du rituel, relatant le mythe d'Hiram et son assassinat, lors de l'initiation au grade de maître, les trois officiers en analogie avec les trois piliers et les trois vertus, vont se transformer en leurs antithèses (ils reprendront leurs qualités premières, lors de la séquence conduisant à la résurrection d'Hiram).

Ils vont jouer le rôle des trois mauvais compagnons. Ce sont eux qui portent successivement les coups à Hiram. Car chacun, dans le monde terrestre, oscille entre le bien et le mal, le noir et le blanc, entre une qualité et son contraire.

Ils sont tous trois, comme les mauvais compagnons du mythe maçonnique, symboliquement placés aux trois portes où les coups sont portés.

L'un des surveillants est au Sud, l'autre à l'Occident et le vénérable maître, le maître de la loge, à l'Orient.

La renaissance de la lumière

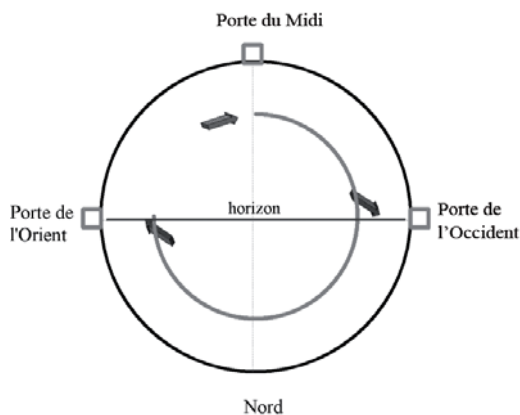


Fig. 1 : Les trois portes.

C'est alors que le mythe d'Hiram prend un caractère solaire. Hiram devient symbole de la lumière qui crée le monde et, en même temps, symbole du caractère cyclique de la lumière dans la manifestation. Tout comme le Soleil qui chaque soir meurt et chaque matin renaît. Tout comme dans l'année, d'un solstice à l'autre, la clarté du Soleil s'accroît et décroît.

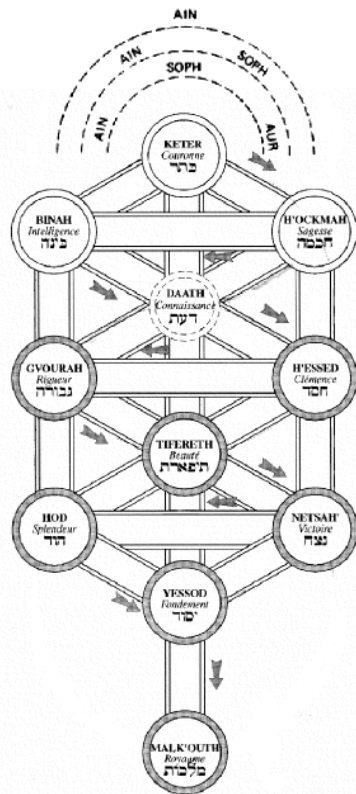


Fig. 2.

Source : Virya, Kabbale extatique et Tserouf, Lahy.

Les trois portes sont les équivalents des « fenêtres » solaires traditionnelles. Elles sont les portes principales du Soleil dans sa course diurne.

Celle du midi est celle par où pénètre le Soleil à son méridien, au plus haut de sa course.

La porte de l'Occident est celle par où le Soleil entre dans l'ombre. Par cette porte, si elle est ouverte, il éclaire le temple à son coucher.

La porte de l'Orient est celle par où le Soleil sort des ténèbres et de la mort, à son lever.

Hiram Soleil, symbole de la lumière, ayant fait un tour, ne peut plus sortir par la porte de l'Orient. Il ne se lève plus, il est repoussé sous l'horizon dans le royaume des ténèbres et de la mort.

Hiram, l'arbre de Vie et les séfiroth

« Que la Sagesse préside à sa construction de notre édifice », dit le vénérable de la loge lorsqu'il allume le pilier Sagesse.

Il dit « édifice » et non pas « temple ».

Édifice est *Binyan* בִּינָיִן en hébreu et ce mot est utilisé par les kabbalistes, pour désigner l'Arbre de vie, l'arbre des dix *séfiroth* (pluriel de *séfrah*) en rapport avec les dix paroles de la création.

Les matériaux de cet édifice sont les vingt deux lettres de *l'aleph beith*.

C'est pourquoi, en Franc-Maçonnerie, il est important d'épeler : le Franc-Maçon « ne sait ni lire ni écrire, il ne sait qu'épeler ».

Trois séfiroth portent en clair le nom des trois vertus représentées par Hiram

Ce sont *Hokmah*, Sagesse ; *Binah*, Intelligence et *Daath*, Connaissance.

• Ces trois séfiroth se trouvent sous Keter, la couronne

Keter est en dessous de trois plans qui sont de haut en bas : le *Ein*, l'*Ein sof* et l'*Ein sof Or*.

Ein est le Néant, l'Absolu, le Néant sans fin au-delà de l'espace-temps. Le premier état de la divinité.

L'*Ein Sof*, qui signifie littéralement « infini » ou « sans fin », représente l'aspect de Dieu complètement inconnaissable. Il est la lumière dissimulée ou l'unité indiscernable ou la cause des causes.

L'*Ein sof Or* « Infinie lumière » est la première émanation venant de l'infini et, pour les kabbalistes, « le commencement est dans l'infinie lumière qui est le réceptacle de toute existence... Tout vient d'elle, tout ce qui existe a sa source dans l'infinie lumière qui est la première matière du tout ».

Selon l'enseignement du Ari (Ari le Lion sacré, surnom d'Isaac Louria), dans la lumière infinie, l'Émanateur a excavé un trou, a couvert (limité) cette lumière, a créé un vide. Dans ce vide il a projeté une ligne un rayon concentré de lumière, à l'intérieur duquel étaient compris tous les germes de tout ce qui aurait été créé dans l'avenir (2).

Keter est encore le non être. C'est de *Keter* qu'émanent les vingt-deux lettres avec lesquelles le Seigneur a créé le monde. Mais *Keter* est encore l'infini. *Keter* est au-dessus de la manifestation.

• La création ne commence qu'avec *Hokmah*, la Sagesse, dont dépendent les sept séfiroth de construction et qui en quelque sorte les englobe.

Keter et les zones situées au-delà appartiennent au *Débir*, elles sont donc transcendantes à la création.

• **Hokmah, Sagesse, la première séfirah en dessous de Keter**

Elle est la première des puissances intellectuelles de l'âme. Elle est considérée comme la matière première, dans laquelle sont contenues toutes les matières. Elle est un point sans dimension et inconcevable. Elle est le point d'oubli et d'ouverture au néant infini, elle régit l'imagination, le concept. Dans la conscience humaine elle représente les facultés du cerveau liées au cerveau droit.

En tant que lumière, elle est appelée *Or ha Bahur*, lumière pure (3). Elle préside bien à la construction de l'édifice.

• **Binah, Compréhension, est la séfirah suivante**

Son mot est en rapport avec *livnot* « pour construire » de **בנה** (*beith* noun hé construire et le suffixe *lamed* qui marque le but) qui est la qualité essentielle de cette séfirah. C'est par *Binah* que le point sans dimension d'*Hokmah* se construit dans une structure tridimensionnelle, longueur, largeur et profondeur.

Dans l'homme elle correspond au cerveau gauche.

Si *Daath* porte le nom de connaissance, en fait, elle n'est pas une véritable séfirah on la nomme *la non-séfirah*.

• **La troisième après Keter, en fait, est Hessed**

C'est elle qui va correspondre à la troisième vertu d'Hiram

C'est avec *Hessed* que s'accomplit finalement la création comme il est dit :

« Car j'ai dit : Hessed a bâti le monde » (Psaumes 89 : 3).

Hessed, bonté (proche phonétiquement du mot « beauté »), première des sept séfirah inférieures, peut aussi se nommer *Guedoulah*, Grande.

Comment peut-elle se rapporter à la troisième vertu, Connaissance ?

C'est parce que, disent les kabbalistes, *Hessed* renferme la doctrine repliée non dévoilée. C'est la Torah orale de la voie ésotérique, l'enseignement secret, la connaissance cachée *Daath gunenouza* symbolisée par un feu noir. Dans l'émotion humaine *Hessed* est la bonté, l'amour, l'élan de donner, de partager, d'offrir (4).

C'est pourquoi, lorsque le surveillant, dans un certain rite, à la fermeture des travaux éteint le pilier Beauté, il dit « Que l'amour règne parmi les hommes. »

Lors de la mort d'Hiram, la lumière ne descend plus le long de l'arbre des *séfiroth*, le monde s'éteint.

Le « mot de maître » et la parole perdue

Quant au « mot de maître » que réclamaient les mauvais compagnons, chacun doit le retrouver : il s'agit de « la Parole perdue », expression qui recouvre une réalité métaphysique qu'il s'agit de découvrir.

Hiram étant assassiné, le temple de Salomon est détruit, comme il le fut dans la Bible par les armées de Nabuchodonosor. L'arche disparut, et le Nom sacré ne fut plus jamais prononcé.

Car le temple était le lieu du Nom.

Notes du chapitre 2 Le meurtre d'Hiram les trois mauvais compagnons et l'extinction des piliers

- (1) G. Lahy, Dictionnaire encyclopédique de la Kabbale.
- (2) Supra.
- (3) Supra.
- (4) Supra.